



Les visages des spectateurs sont incrustés dans les écrans présentant des photos de l'époque coloniale.

## MAKING OF Le temps malaxé des COLONIES.

À PARIS, L'ARTISTE CONGOLAIS SAMMY BALOJI MET EN SCÈNE UNE "PERFORMANCE MÉMORIELLE". AU CŒUR DU DISPOSITIF, DES PHOTOGRAPHIES PRISES AU CONGO BELGE DANS LES ANNÉES 1930, LE VISAGE DES SPECTATEURS CONTEMPORAINS ET UN POÈME.

Texte Roxana AZIMI

**QUESTIONNER L'HÉRITAGE COLONIAL, DISSÉQUER ET RECOMPOSER LES ARCHIVES** dans un grand télescopage entre passé et présent. Voilà quinze ans que Sammy Baloji peaufine et éprouve sa méthode. L'artiste congolais n'y déroge pas pour l'exposition que lui organise la galerie Imane Farès, à Paris, depuis le 10 septembre.

Le point de départ vient d'une résidence menée, en 2018, au Musée Rietberg de Zurich. L'institution helvétique venait de récupérer le fonds photographique de l'anthropologue allemand Hans Himmelheber, constitué en 1939 lors de son voyage au Congo, alors colonisé par la Belgique. Le musée songe vite à faire dialoguer cet ensemble avec les collections des musées ethnographiques

de Genève et de Bâle, tout en le confrontant au regard d'artistes contemporains. Sammy Baloji hésite. Il a déjà revisité les archives de l'expédition de Charles Lemaire, conservées au Musée de Tervuren, en Belgique, pour sa série photographique *Congo Far West*, et ne veut pas se répéter. Il consent malgré tout à aller voir de près les clichés de Himmelheber. Une vraie mine. Tout sauf neutres, ils confortent le récit officiel colonial : voyez comme les autochtones approuvent les collectes menées par les musées occidentaux, voyez comme ils sont dûment rétribués !

Sammy Baloji n'a pas oublié le court-métrage réalisé en 1953 par Alain Resnais et Chris Marker, *Les statues meurent aussi*, magnifique réquisitoire

antiraciste et anticolonialiste, censuré pendant onze ans. Comme les deux cinéastes, il estime que les objets ont été arrachés à leurs racines. Décontextualisés, muets, ils sont presque morts. Les premières minutes du film, où des personnes face caméra observent des objets renfermés dans des vitrines, inspirent à Baloji son dispositif fondé sur des photomontages associés à des miroirs. Les visages des spectateurs qui regardent les clichés s'y reflètent, mais, pour l'artiste, « ce regard ne redonne aux objets ni leur aura ni leur usage, encore moins leur contexte ».

Pour réinsuffler aux artefacts collectés par Himmelheber leur généalogie – mieux, leur voix –, Baloji imagine un contre-récit. Non pas une enquête à charge, mais une « performance mémorielle ». Ainsi lui vient l'idée d'inviter son cousin, l'écrivain Fiston Mwanza Mujila, installé en Autriche, à rédiger un *kasala*. Ce poème accompagne généralement les étapes importantes de la vie des Luba du Kasai, une province du Congo. Rédigé en trois mois, ce texte de dix-sept pages agrège les références historiques depuis la colonisation belge jusqu'à la brutale libéralisation du secteur minier au Congo, dans les années 1990. Il suffit de tendre l'oreille pour que, soudain, resurgissent des siècles de dépossession et d'extraction. (M)

SAMMY BALOJI, "KASALA: THE SLAUGHTERHOUSE OF DREAMS OR THE FIRST HUMAN, BENDE'S ERROR", GALERIE IMANE FARÈS, 41, RUE MAZARINE, PARIS 6<sup>e</sup>. JUSQU'AU 14 NOVEMBRE. IMANEFARES.COM